Exposition : Qui est mon enseignant·e ? A la découverte des trajectoires plurielles

Auto-analyse sociologique

“Par conséquent, je me trouvais souvent comme un acteur dans un travail de présentation de soi, avec la volonté de cacher mes stigmates pour être accepté et parvenir à un sentiment d'intégration personnel.”

Tout d'abord, je vais raconter mon parcours scolaire de manière générale puis en faire une analyse sociologique. J'ai commencé ma scolarité obligatoire à l'école primaire d'un village fribourgeois. Ensuite, je suis allé au Cycle d'Orientation d'une petite ville du canton. Par la suite, je me suis orienté vers le secondaire 2, avec 3 ans d'École de Culture Générale, qui se sont terminés par une année de Maturité spécialisée pédagogie. Pour avoir le diplôme de ma maturité, j'ai dû faire une année de plus (pas scolaire) pour obtenir mon certificat Goethe B2 d'allemand. J'allais ensuite directement m'inscrire l'année suivante à la Haute école pédagogique de Fribourg, mais j'ai envoyé mon inscription après le délai d'inscription. Par conséquent, j'ai travaillé dans mon job étudiant une année sans études pour finalement commencer la HEP en automne 2023. Aujourd'hui, j'ai 23 ans, et en écrivant mon histoire, je me rends compte que, premièrement, le temps passe vite, mais surtout que, lors de mon cursus scolaire, j'ai mobilisé quelques concepts de ce séminaire sur les inégalités et les différences à l'école.

En effet, le premier concept que je vais aborder est la racialisation (Guillaumin, 2022), processus par lequel des groupes d'humains sont catégorisés et hiérarchisés. Pour cela, je vais identifier des marqueurs culturels racialisants (Kaziwa Raim-Rotzetter), qui sont des indicateurs non organiques d'un individu donnant lieu à un processus de racialisation. Je suis d'origine kosovare et de confession musulmane. J'ai accompli mon parcours primaire dans un petit village en Gruyère où il n'y avait pas un grand nombre d'origines différentes, du moins à mon époque. J'ai souvent reçu des remarques concernant ma manière de parler, mon style vestimentaire ou mes habitudes alimentaires, donc sur mes marqueurs culturels. « Ah, tu ne manges pas de porc ? Pourquoi donc ? C'est très bon, pourtant. » « Ouais, mais vous les Albanais, vous aimez bien foutre la merde hein ! » « Vous êtes toujours habillés en training. » Ces remarques que je cite ne sont qu'un extrait de l'entièreté des remarques. Maintenant, analysons les raisons de ces remarques. À cette époque-là, dans ce village, il n'y avait pas beaucoup d'Albanais ou de musulmans, ce qui représentait une nouveauté pour la population de ce village. Je suis né à Riaz, et j'ai grandi donc dans un village de Gruyère, mais je faisais partie des premières familles kosovares et musulmanes de ce village, et je pense qu'il serait intéressant, dans un autre travail, d'analyser les causes de ces remarques, même si je pense que les préjugés sur certaines ethnies, dans des contextes sociologiques comme la campagne, en sont une. Cette racialisation a eu comme conséquence, dans mon enfance, un certain isolement, un regroupement entre minorités étrangères « car de toute façon, ils (les personnes d'origine suisse) ne veulent pas de nous », et surtout un sentiment de ne pas être le bienvenu, malgré le fait d'être né dans la région.

Ce concept de la racialisation est étroitement lié aux principes « des stigmates » (Goffman, 1963), plus particulièrement les « stigmates tribaux » qui sont associés à l'appartenance à une catégorie sociale, ethnique, religieuse ou culturelle. Ces stigmates tribaux, reçus sur mes marqueurs culturels, ont été créés par l'écart entre mon identité sociale virtuelle (celle que la société attribue à un individu sur la base de normes et de

préjugés : en l'occurrence, celle que les élèves de Broc m'ont attribuée selon leurs normes et préjugés) et mon identité sociale réelle (l'identité effective de l'individu avec ses caractéristiques propres : mes marqueurs culturels racialisants), ce qui a entraîné une marginalisation et une diminution de mon statut social. Pour gérer ce décalage entre les deux identités, j'ai dû utiliser l'assimilation pour me conformer aux attentes du contexte scolaire dans lequel je me trouvais. Goffman (1959) explique que nous jouons un rôle selon notre contexte, comme des acteurs sur une scène. Il identifie trois éléments : la face visible (« face ») : la manière dont un individu se présente et tente de contrôler son image ; la face cachée (« coulisses ») : ce que l'individu cherche à dissimuler aux autres, notamment ses stigmates ; et « le travail de présentation de soi », où l'individu ajuste constamment son comportement pour paraître acceptable socialement. Par conséquent, je me trouvais souvent comme un acteur dans un travail de présentation de soi, avec la volonté de cacher mes stigmates pour être accepté et parvenir à un sentiment d'intégration personnel.

De plus, dans “Élimination et Sélection“, extrait de *La Reproduction* (1970) de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, les deux auteurs démontrent comment l'examen joue un rôle d'élimination et de sélection des élèves en France. Selon les lois scolaires, l'examen serait objectif. En réalité, il favorise implicitement les élèves issus des milieux culturellement et socialement avantagés. Cette problématique mobilise l'habitus de l'élève, puis surtout ses 3 capitaux (social, culturel, économique). Lors de certains examens, j'ai rencontré cette nécessité d'avoir un capital culturel riche pour pouvoir répondre aux questions. Pendant une évaluation de français sur une analyse de poésie au CO, le texte en question parlait d'un petit personnage qui se trouvait dans les Alpes, et il contenait beaucoup de vocabulaire relié à la montagne. Je me suis retrouvé face à des questions de compréhension où il fallait donner des antonymes et synonymes de certains mots que je n'avais jamais entendus de ma vie. Cela pose un problème, car l'examen te met implicitement dans une position de faiblesse puisque mon capital culturel et économique est directement appelé, mais ceux-ci ne sont pas aussi riches que demandé par l'implicite de cet exercice. En effet, je vivais avec des parents divorcés, où je n'avais pas la possibilité financière d'effectuer des activités en montagne ou lointaines, ce qui a eu un impact lors de cet examen.

Par ailleurs, tous ces concepts que j'ai affrontés durant mon cheminement scolaire aboutissent à ce que Bourdieu appelle « l'auto-élimination ». En effet, mon habitus et toutes les situations vécues m'amenaient à un sentiment d'illégitimité pour faire des études du secondaire 2 et tertiaire. Au début du secondaire, les personnes de ma famille et de mon entourage, dont aucune n'avait fait de longues études, jouaient également un rôle dans cette impression de ne pas pouvoir faire d'études. Finalement, je pense que tous ces éléments-là m'ont construit et m'ont donné une force pour viser le métier d'enseignant. Depuis la fin du CO, j'ai cette envie de faire de l'enseignement pour pouvoir

être acteur de l'avenir auprès des élèves, et leur apporter ce que, personnellement, je n'ai pas reçu quand j'étais enfant.

En conclusion, je me dis que tout ce que j'ai vécu m'a donné une énergie. Mais pour que d'autres élèves ne vivent pas des situations similaires, il faudrait que l'école soit plus ouverte aux différences, qu'on arrête de partir du principe que tout le monde a les mêmes bases. Je pense que le système éducatif a bien évolué, mais qu'il reste encore énormément de chemin pour atteindre une véritable égalité des chances pour tous les élèves. Personnellement, je veux devenir un enseignant qui comprend ces réalités, qui écoute, soutient, et agit. Ce que je n'ai pas reçu en tant qu'élève, je veux pouvoir l'apporter aux autres.